

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Les blessures de meurent, par le Dr R. Chevrier. — Nos gravures. — Poésie : le jardin, par Edouard Pailleron. — Deux jours au lac Desrivères (suite et fin), par J. P. V. Du Sault. — Types et races : Les Cinghalais, par Frédéric Dillaye. — La Mode, par Marjolaine. — Nouvelles à la main. — A l'étranger, par S. Dulary. — Littérature : Le Roman d'un enfant, par Pierre Loti. — Au parc Sohmer, par N. Durand. — Primes du mois de juin : liste des réclamants. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite et fin), par Jules Verne ; Le Régiment (suite). Découvertes et inventions (avec gravure). — Choses et autres.

GRAVURES : A travers le Canada : Eglise Saint-Jean-Baptiste de Québec. — Portrait d'un Cinghalais. — Salon de 1890 : 1814. — Gravures du feuillet.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, & \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



ES voyages forment l'esprit et le cœur, a dit un vieil auteur, et comme je crois à la vérité de beaucoup de pensées exprimées par nos devanciers, je me suis décidé à voyager, quoique vous ayant annoncé dernièrement que *je ne parlais plus*.

Je ne sais si mon esprit et mon cœur s'amélioreront

beaucoup pendant mon excursion, mais il est certain que si peu que l'on se déplace on apprend aussitôt du nouveau.

Isolé et campé au fond d'une de ces nombreuses baies qui échancrent la rive nord du golfe, je veillais pour la première fois au milieu d'une famille de braves gens établie dans cet endroit presque désert, quand la conversation tomba sur les carcajous.

Je n'en ai jamais vu qu'un dans ma vie et celui-là est mort depuis vingt-ans peut-être ; si l'envie vous prend jamais de contempler à votre tour cet animal aux exploits fatastiques, vous n'aurez qu'à vous rendre un jour au club de la garnison de Québec, il y en a là un fort beau, très bien réussi, à l'air un peu canaille comme tous ses congénères, mais peu à craindre puisqu'il est empaillé.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de ce quadrupède qui rendait des points à tous les renards et singes de la terre pour les tours qu'il joue aux

animaux à deux pieds et sans plumes, genre homme, mais jamais j'avais été en relations directes avec un chasseur ayant vu, de ses yeux vu, les hauts faits de cet hôte des bois.

* * — Moi, monsieur, dit mon chasseur, je ne crois pas trop à ce qu'on me dit, mais bien à ce que je vois. Un jour que j'étais dans le bois je trouvai un carcajou pris à un de mes pièges, je lui donnai un grand coup de hache sur la tête et je l'étendis raide mort. Après avoir visité mes autres pièges, quel ne fut pas mon étonnement de voir mon carcajou debout et se disposant à couper la corde du piège, je repris ma hache, je lui en assénai un autre coup *drête* sur la tête, je le tuai, je le mis dans un grand sac — car je me méfiais encore — et je partis sac au dos. Monsieur, vous pouvez me croire, mais je n'avais pas fait un demi mille que je sentis tout à coup quelque chose qui me grattait dans le dos, je mis mon sac à terre... ; il était temps, mon carcajou avait déjà fait un trou dans le sac et allait déguerpir... Pour le coup, c'est trop fort, que je lui dis, tu vas être pendu, mon vieux. Et je le fis ainsi, je pendis mon animal haut et court à une branche de bouleau. Au bout de quinze à vingt minutes, je le détachai enfin, certain qu'il était mort, bien mort pour la troisième fois, mais je me souviendrai toute ma vie du regard qu'il me lança avant d'expirer ; oh ! cet œil qui avait l'air de me dire : "Va, si tu ne m'avais pas pendu, j'aurais bien trouvé le moyen de me sauver encore une fois." Tenez, voilà sa peau.

La peau ne me disait pas grand-chose, l'intelligence qui l'animait était absente, et je ne vis en elle qu'une preuve à l'appui de l'exacitude du récit de mon conteur.

* * — On dit cependant que les carcajous s'échappent parfois, même après avoir été pris au piège ?

— Parfaitement, monsieur, il s'en échappe même beaucoup. Le carcajou, voyez vous, si ce n'est pas du monde comme nous, c'est bien le diable en personne, car on n'ira jamais me faire croire que c'est un animal comme ma vache, votre chien ou mes moutons. Ça *jongle* tout le temps, ou du moins, ça l'air de *jongler* toujours à la manière de se tirer habilement d'un mauvais pas. Quand un de ces gaillards-là est pris au piège et qu'il a réussi à couper la corde ou à briser la chaîne qui le retient, craignez pas qu'il essaye de se sauver en traînant le piège avec lui, car il sait bien que ça le gênerait et que l'on reconnaîtrait plus facilement ses traces ; non, il jette le piège sur son dos avec la patte prise, et c'est en trottant sur trois pattes qu'il s'en va à travers bois jusqu'à ce qu'il ait réussi à se débarrasser du piège.

— Mais ce piège on finit toujours par le retrouver ?

— Pas toujours, car une fois dégagé, il prend le piège avec les dents et s'en va assez loin, souvent au plus épais du bois, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un arbre renversé près d'un cours d'eau ou d'un ravin. Il monte sur l'arbre tombé va jusqu'à l'extrémité qui surplombe le ruisseau ou le trou, et là laisse tomber le piège. Plus de traces, plus rien.

* * — Il paraît aussi qu'ils connaissent très bien les armes des chasseurs ?

— Tout comme vous, monsieur, sauf votre respect, et quand ils trouvent les fusils, les munitions ou les provisions d'un chasseur, ils s'empressent de détruire ce qu'ils peuvent et de cacher le reste. Charles, le sauvage que voilà, peut vous le dire, les carcajous parviennent même à trouver les caches de fourrures malgré toutes les précautions prises pour en dissimuler les traces. Enfin pour vous dire le vrai, *ils sont plus méchants que les hommes*.

Une des manœuvres les plus habituelles de ce bandit est de suivre le chasseur qui va tendre des pièges, mais généralement quand le trappeur revient sur ses pas il trouve tous ses pièges renversés ou brisés et l'appât mangé.

Comme la plupart des animaux très rusés, le carcajou n'est pas brave et fuit à l'approche de l'homme.

Mais je pourrais vous en raconter ainsi de quoi remplir un volume que je n'aurais pas encore tout dit. Chaque voyageur a son histoire et toujours on apprend un nouveau tour.

Le carcajou devient plus rare, on ne peut prendre les vieux qui sont trop malins pour les chasseurs et comme on ne détruit que les jeunes, la race tend à disparaître. Sa peau est assez estimée puisqu'elle vaut au moins cinq piastres.

* * Je ne sais si les maringouins lisent LE MONDE ILLUSTRÉ, mais leur conduite envers moi me porte à le croire. Depuis quinze jours que je vis entre la mer et le bois je suis piqué, boursofflé, meurtri, enflé, écorché, brûlé, dévoré, ensanglanté et je me sentirais démangé de l'envie de leur décorcher les injures les plus cuisantes si je ne vous en avais déjà dit tant de mal, c'est-à-dire tant de vérités.

J'avais deux buts en me rendant aux Sept-Iles ou plutôt près des Sept Iles, rétablir ma santé délabrée et prendre du saumon, beaucoup de saumons, un de mes amis m'ayant affirmé que le meilleur remède était de faire la guerre à ce poisson distingué ; j'ai pris une truite et je ne me sens pas mieux encore.

Il est assez curieux de constater la male-chance qui poursuit constamment les pêcheurs et les chasseurs.

Allez n'importe où, là où l'on vous a affirmé qu'il y a beaucoup de gibier ou des bancs de poissons, à votre arrivée il y en a plus ou prou.

— Oh ! monsieur, dit notre guide, si vous étiez venu quinze jours plus tôt, jamais on a vu autant de canards.

— Alors ils sont partis.

— Faut croire, puisqu'ils n'y sont plus.

On arrive à la rivière aux saumons ou aux truites, — oh ! mais, énorme poisson, une rivière comme un des cours d'eau de la Gascogne, "où il n'y a pas d'eau, rien que des poissons" — vous voilà sur la rive, vous avez les meilleures lignes, des mouches incomparables, vous restez là des heures, des matinées, des après-midi, des journées entières, pas plus de poisson que d'homme dans la lune.

— Dites donc, l'ami, mais il n'y a rien ici ?

— Je vas vous dire, l'eau est trop haute ; mais qu'elle descende, le poisson montera.

— Quand croyez-vous qu'elle baisse ?

— Peux pas dire. Des fois elle reste haute tout l'été, des fois elle baisse.

Merci, vous voilà bien renseigné.

D'autres fois aussi, c'est toujours dans la rivière voisine, dans celle où vous n'avez pas le droit de pêcher qu'il y a le plus de saumons. Vous vous renseignez, c'est exactement la même histoire que là où vous êtes.

* * Pourtant il ne me faut pas trop médire de la côte nord, car la mer est là, la mer, l'eau salée avec ses effluves et ses murmures.

Hier, à la marée basse, j'ai trouvé un coquillage pas trop détérioré — car ici la grève n'est guère couverte que de débris informes — et, en l'approchant de mon oreille, je me suis rappelé les jolis vers de Louis Ratisbonne.

Joyau de l'Océan, gracieux coquillage
Qui semble être le berceau d'un lutin de la mer,
Où l'esquif échoué d'une Ondine en voyage,
C'est donc ici que t'a jeté le flot amer !

Pourquoi ? Tu ne le sais. Sur la grève sonore
Tu gis, taché de sable et de limon impur ;
Et l'on peut voir à peine, inerte madrépore,
Luire encor tes contours d'or, de nacre et d'azur.

Mais tu vis ! Je t'écoute... Il me semble, ô merveille !
Que ton sein agité résonne entre mes doigts ;
J'entends s'en exhiler, en approchant l'oreille,
De plaintives clameurs, des sons confus, des voix.

J'écoute de plus près : une rumeur profonde
Domine incessamment le chant triste et joyeux,
Et dans ton sein étroit, c'est l'Océan qui gronde.
Qui gronde continu, sourd et mystérieux.

Reste là sur le bord, buccin aux longs murmures
Le flot t'a porté là ; le reflux t'y prendra ;
La vague en t'emportant lavera tes souillures
Et dans l'immensité profonde te perdra !